

La vie trépidante d'une colocation

Le partage d'appartement demeure **le mode d'habitation préféré des étudiants**. Avant de vous lancer dans l'aventure, imprégnez-vous des souvenirs et des conseils de Christian Dessibourg.

Un minuscule frigo à partager à six, voire sept personnes, d'interminables discussions au sujet du nettoyage de la salle de bain, des fêtes à n'en plus finir, des engueulades, des réconciliations, des *clashes* amoureux... Pour celui qui s'apprête à vivre en colocation, le film de Cédric Klapisch *L'Auberge espagnole* – où des étudiants venus des quatre coins de l'Europe partagent un appartement à Barcelone – constitue une excellente mise en appétit! Et même si la vision proposée sent l'exagération, elle ne diffère pas complètement de la réalité, comme en témoigne un habitué de la pratique, Christian Dessibourg.

Des colocataires hauts en couleur, cet étudiant fribourgeois de 25 ans en a vu défiler. Parti sur un coup de tête de chez sa mère – «Elle était maniaque, moi pas du tout», résume-t-il – il a vécu durant cinq ans dans le même appartement, administré par la Fondation pour le logement des étudiants, où se côtoyaient cinq personnes, filles et garçons. Chaque année académique voyait arriver de nouveaux occupants, d'origines, d'horizons, de caractères

différents... «J'ai vécu avec un Togolais de douze ans mon aîné, raconte Christian Dessibourg. Il m'a appris quelques recettes de son pays. Sa petite fille, qui habitait avec nous, a quasiment fait ses premiers pas sous mes yeux...»

Et d'évoquer également sa colocataire fantôme – «On ne la voyait pratiquement jamais!» – ainsi qu'une lesbienne qu'il considérait un peu comme sa grande sœur. «On se confiait tout. Mais elle était toxico et se battait souvent violemment avec sa copine. Après une bagarre au couteau, nous avons finalement dû la virer.»

Avec des amis ou des inconnus?

Aujourd'hui, Christian Dessibourg a changé de crémier. Il vit avec deux copains, deux frères plus précisément. «En fait, l'appartement appartient à leurs parents, précise Christian. Je suis le seul à payer un loyer. Et Grégoire, le plus jeune, passe encore beaucoup de temps avec sa famille. Je me retrouve la plupart du temps



L'ambiance est à la rigolade dans la colocation des frangins Grégoire et



Loisirs, occupation de la salle de bain et garde-manger: des points à ne

LIRE LA SUITE
EN PAGE 77





Maxime Schmutz et de Christian Dessibourg (de gauche à droite).

Colocation: mode d'emploi

Pour s'engager sans trop de heurts dans la vie en colocation, rien de tel que les conseils d'un habitué. La parole à Christian Dessibourg, qui évoque principalement son ancienne colocation.

Tâches ménagères

«Il est indispensable d'en discuter à l'avance et de fixer un tournus. Chaque mois, une personne était responsable du ménage. Nous avons rencontré quelques difficultés avec la colocataire fantôme, vu qu'elle n'était jamais là lorsque c'était son tour...»

Factures

«Pour le téléphone, chacun devait noter ses appels. A la fin du mois, la personne responsable faisait le décompte. Mais pour finir, c'était trop compliqué. On en est venu à utiliser nos natels. Nous n'avions plus de fixe. Pour l'électricité, c'était plus simple: on divisait par le nombre de locataires.»

Nourriture

«A part les produits d'usage commun (condiments, lait, etc.), chacun payait sa nourriture. Je pense que c'est mieux ainsi: nous n'accordions pas tous la même importance aux repas.»

Fêtes

«Je ne me gênais jamais pour en organiser. Il s'agissait simplement d'éviter les périodes d'examens. Et j'essayais de prévenir les autres à l'avance.»

Visiteurs

«Les copains-copines étaient les bienvenus, tant qu'ils ne restaient pas plus d'une semaine d'affilée.»

Davantage de trucs et astuces:

«Le guide de la colocation de l'étudiante»
(qui s'applique également aux étudiants),
Nina Keller, Ed. L'étudiante.



pas négliger lorsqu'on choisit ses colocataires.



Habiter entre mecs et entre amis: le choix de Christian, Maxime et Grégoire (de gauche à droite).

➔ seul avec Maxime, un pote de longue date.»

Voilà une configuration que le Fribourgeois n'avait pas encore testée: jusqu'à maintenant, il avait surtout vécu avec des inconnus. Alors, quelle différence, lorsqu'on habite avec des gens que l'on côtoie depuis longtemps? «On se laisse un peu aller... Lorsqu'on ne connaît pas les personnes avec qui l'on vit, on prête davantage attention aux détails: on essaie de se montrer sous son meilleur jour.»

Point de chichis avec Maxime, qui «laisse volontiers faisander les restes dans l'évier, juste pour m'énerver. Mais je me venge en «oubliant» ma guitare au salon: il a horreur de ça.» Outre ces aléas de la vie quotidienne, Christian Dessibourg assure vivre avec «le meilleur colocataire du monde... ou presque! On se marre tout le temps!» Pourtant, sa première expérience de partage d'appartement avec une amie avait plutôt mal tourné: «C'est elle qui

m'avait introduit dans ma première colocation. Mais assez rapidement, ça a dégénéré. Il faut avouer que je faisais rarement le ménage et la vaisselle. Au lieu de m'en parler au fur et à mesure, elle et les autres m'ont convoqué du jour au lendemain pour m'engueuler. Après cela, on ne s'est plus trop parlé et au bout d'un certain temps, elle a quitté la coloc.»

Les avantages de la vie entre mecs

Pour la première fois également, Christian Dessibourg partage un appartement uniquement avec des garçons. Là encore, une différence de taille: «On peut se permettre d'aller à la douche en caleçon! Et puis, on a davantage d'affinités: dans mon ancienne colocation, on collectionnait les dessous de bière avec les autres gars. On les avait accrochés sur le mur de la cuisine. Maintenant, mon frère occupe l'appartement avec quatre filles:

elles ont décidé d'enlever cette déco. On sent davantage la patte féminine: tapis moelleux, bougies parfumées, etc.» Le Fribourgeois reconnaît toutefois les avantages de vivre en compagnie de demoiselles: «J'étais plus attentif, je ne laissais pas traîner mes habits, il y avait moins de bordel.»

Quant au nombre de personnes présentes dans l'appartement, Christian Dessibourg préfère nettement la nouvelle configuration: «Il y a moins de temps d'attente pour prendre une douche le matin! Surtout comme cet été, lorsque Grégoire et Maxime étaient les deux à l'armée. Du coup, j'avais l'appart pour moi tout seul!» Désir d'indépendance? «Non. La solitude, pendant une semaine, ça passe. Pas plus. J'ai besoin de voir des gens: au-delà de la question financière, je n'aimerais pas vivre seul.»

Tania Araman

Photos Pierre-Yves Massot/arkive.ch

Quand des salariés se mettent en coloc

Si aucune statistique précise n'existe sur le sujet, on peut affirmer que la plupart des personnes vivant en colocation sont des étudiants. Le manque de finances intrinsèquement lié à cette période de la vie motive en général ce style d'habitation.

On constate cependant qu'un nombre croissant de jeunes actifs, âgés de plus de 25 ans, décident de partager leur appartement. Leur motivation? «Elle oscille entre le choix et la contrainte, relève Patrick Rérat, chercheur à l'institut de géographie de l'Université de Neuchâtel. Soit il s'agit de personnes n'ayant pas envie de vivre seules, soit leurs revenus ne sont pas suffisamment élevés par rapport au loyer. La pénurie de logements peut également expliquer

cette tendance, notamment à Genève.»

C'est en effet dans la cité de Calvin qu'on observe le plus de colocations entre actifs. «Mais nous sommes encore loin derrière les Alémaniques. Dans le quartier de Zürich-West, 20% des nouveaux logements sont occupés par des colocations. Et 90% de ces colocataires sont des actifs le plus souvent de formation universitaire.»

A noter également une tendance que l'on retrouve fréquemment dans de grandes villes comme Londres: les couples accueillant d'autres locataires dans leur appartement. D'ailleurs, un tour sur les sites de petites annonces de colocation montre que cette pratique n'est pas inconnue en Suisse.

INFOS LÉGALES

Paperasse

Faut-il signer le bail seul ou à plusieurs? Comment s'arranger pour le loyer? Que se passe-t-il lorsqu'un colocataire décide de quitter l'appartement? Le Centre social protestant vaudois a publié une brochure qui répondra à toutes vos questions administratives. Elle est accessible sur le site www.csp.ch, en tapant «colocation» dans la fenêtre de recherche. N'hésitez pas à vous adresser également à l'Association suisse des locataires (ASLOCA) qui vous fournira de plus amples informations.

Plus d'infos: www.asloca.ch

TOUT SUR LE NET

Trouver une colocation

Vous êtes à la recherche d'une colocation? Quelle que soit votre situation, une multitude de sites répondent à vos besoins.

www.easywg.ch

www.colocforum.net

www.sharehome.ch

www.students.ch

www.etudiants.ch

www.kel-koloc.com

www.easycoloc.com

www.colocation.fr

DIX QUESTIONS

Interrogatoire

Dix points à éclaircir sur son futur colocataire: Est-il solvable (ou du moins ses parents)? Fume-t-il? Sait-il comment fonctionne un aspirateur? Passe-t-il une heure chaque matin dans la salle de bain? Compte-t-il ramener une conquête par soir à la maison? Préfère-t-il la compagnie de personnages virtuels de jeux vidéo à celle d'êtres humains? Aime-t-il écouter du hard-rock à fond sur sa sono? Est-il hyper-frileux ou a-t-il tout le temps chaud? Ses parents sont-ils du genre à débarquer à l'improviste? Ses potes sont-ils partisans de l'idée: «Ta maison est la mienne»?

L'hyperphagie, ce mal inconnu

Souvent confondue avec la boulimie, l'hyperphagie concerne pourtant beaucoup plus de personnes et serait la cause de près de 50% des cas d'obésité.

Je n'ai pu mettre que récemment des mots sur ce que je considérais comme un manque de volonté, un vice, explique Véro sur un forum. Je me suis mise à manger, ou plutôt à me remplir, pour me punir, parce que je n'étais pas digne d'être aimée, j'étais nulle. Tous les matins, je suis au régime et tous les

soirs, je me soûle de nourriture. Chaque chagrin, chaque contrariété, chaque douleur sont synonymes d'excès.»

Se réfugier dans la nourriture. Les témoignages comme celui-ci concordent tous sur ce point. L'hyperphagie boulimique – ou *Binge eating disorder* – consiste à manger de manière

compulsive, bien trop rapidement, sans avoir faim et, la plupart du temps, en cachette. Les quantités ingurgitées dépassent de beaucoup le seuil de satiété, avec une sensation inconfortable d'un ventre près d'éclater. L'hyperphagie fait partie des troubles du comportement alimentaire (TCA) répertoriés.

A la différence du boulimique, l'hyperphage ne cherche pas ensuite à éliminer ce qu'il a englouti, par des vomissements, du sport intensif ou la prise de laxatifs. Inévitablement, on grossit, parfois jusqu'à l'obésité. Un sentiment de culpabilité, une grande déprime et surtout une détresse terrible s'installent.

Sentiment d'abandon ou régime restrictif

Régulièrement confondue avec la boulimie, l'hyperphagie est souvent mal diagnostiquée. Elle est très peu connue du public. Et pourtant, une étude estime à 3% de la population le nombre de personnes souffrant du syndrome (contre moins de 1% pour l'anorexie et 1,5% pour la boulimie)!

Comment devient-on hyperphage? Plusieurs pistes peuvent mener à cette maladie. En se remplissant littéralement, on tente de combler un vide, des angoisses ou une solitude, de se cacher de ses émotions trop violentes. Il y a un besoin viscéral d'être aimé qui n'est pas comblé.

«Les crises peuvent provenir de certaines difficultés psychologiques, mais également des régi-

PAROLE D'EXPERTE



Le centre Espace Nutrition à Neuchâtel voit défiler beaucoup de personnes présentant des symptômes d'hyperphagie. Séverine Chédel, diététicienne diplômée, leur dispense des conseils et au besoin les oriente vers un psychologue spécialisé ou un psychiatre.

Qu'est-ce qui déclenche l'hyperphagie?

Il s'agit souvent d'un cercle vicieux: les gens veulent contrôler leur alimentation afin de perdre du poids. Ils ont une liste d'aliments interdits, et beaucoup de restrictions dont ils n'ont pas forcément conscience. Ils craquent, regrettent et ont peur de reprendre du poids. Ils recommencent donc à se restreindre, renforçant l'image négative.

Comment faire pour se soigner?

Si on fait un régime avec les quantités définies, cela ne sert à rien, car il est toujours plus facile d'entreprendre un régime que de voir ses problèmes. A Espace Nutrition, on travaille sur le comportement alimentaire, sur les raisons qui ont mené ces personnes à cet état. On ne fixe pas d'objectif de poids en priorité. C'est un travail sur soi et son comportement alimentaire à long terme. Sortir du schéma où on veut tout contrôler prend du temps.

L'aide d'un psychologue, en plus du soutien d'un diététicien, est-elle nécessaire?

Parfois oui. Les gens ont souvent peur de travailler cet aspect-là. Nous, les diététiciens diplômés, travaillons sur le comportement alimentaire, alors que les psychologues et psychiatres se concentrent sur les émotions. Si malgré un travail sur le comportement alimentaire il est difficile de ne pas grignoter en cas de stress, de tristesse, d'angoisses, un suivi psychologique est recommandé.





mes alimentaires trop restrictifs, explique le Dr Catherine Chamay Weber, de la Consultation santé jeunes des Hôpitaux universitaires de Genève et auteur de plusieurs articles sur les troubles du comportement alimentaire. Parfois, le patient ne se rend pas compte qu'il souffre d'un vrai trouble qui se soigne. Le sentiment de honte l'empêche également d'en parler autour de lui et de consulter.»

Les adultes plus concernés

Contrairement à la boulimie et à l'anorexie qui frappent les adolescents, l'hyperphagie se manifeste plus tard. «Elle touche principalement les adultes, mais des enfants et des adolescents peuvent également en souffrir», constate Catherine Chamay Weber. Autre différence, le phénomène concerne davantage les hommes que les autres troubles alimentaires (35% des cas contre 10%).

L'hyperphagie peut avoir de graves conséquences pour la santé. «Certaines personnes présentant une hyperphagie endurent de vraies crises de boulimie, avec compensation par des vomissements, prise de laxatifs ou excès de sport. Mais ce glissement ne se produit pas très souvent. L'anorexie est un autre type de trouble, sans lien», selon Catherine Chamay Weber.

Certaines études montrent que jusqu'à 50% des personnes obèses présentent des symptômes d'hyperphagie, mais les ignorent la plupart du temps. «Les patients consultent le plus souvent dans le but de traiter leur obésité. L'hyperphagie n'est pas spontanément explicitée.»

La perte de contrôle reste la plupart du temps secrète, tant les gens rechignent à prendre rendez-

Comment réagir?

On oublie souvent d'écouter ses sensations corporelles. Il est nécessaire de réapprendre la faim tout comme la satiété, de distinguer la satiété du trop-plein. Essayez de manger lentement. Si vous avez envie d'une collation, mangez plutôt un fruit. Et surtout, prenez du temps pour réfléchir. Qu'est-ce qui vous a entraîné dans cette situation aujourd'hui? Au besoin, demandez l'aide d'un psychologue et/ou d'un diététicien. Et attention à ne pas verser dans la boulimie.

vous avec un médecin ou ne savent pas qu'il existe des solutions. Une étude affirme que l'hyperphagie finit par disparaître au bout de huit ans si elle n'est pas soignée par un spécialiste.

L'hyperphagie se soigne

«Avec la thérapie cognitive et comportementale, on peut venir à bout de ces troubles en quelques mois. Parfois, certains médicaments constituent des coups de pouce», estime Catherine Chamay Weber.

On en guérit. A condition de soigner ses angoisses, de réfléchir aux raisons qui ont entraîné l'hyperphagie. Pour cela, il faut beaucoup de volonté, ne pas hésiter à se faire aider et, surtout, à en parler et ne pas garder ce poids pour soi.

Mélanie Haab

Illustration Pascal Jaquet



www.migrosmagazine.ch

D'autres récits sur notre site internet

DIXIT SMS

Vos réponses
à notre question
du 15 septembre 2008

Comment aider un enfant à accepter sa maladie?

> En le considérant comme un enfant en pleine santé, tout en ayant conscience que ce n'est pas le cas... amour, humour et soins!

Stéphane, Romanel

> Chaque enfant est différent. Expliquer les caractéristiques de la maladie (à l'enfant et à l'entourage) comme une différence et non un drame.

Raymonde, Colombier

> En lui faisant rencontrer d'autres jeunes souffrant de la même maladie. Parler et partager, ça aide.

Ann, Essertines

> Bien des enfants peuvent malgré la maladie bénéficier d'activités extérieures. Bougez, sortez au maximum avec lui. Le sport, c'est magique.

Christiane, Le Locle

> Je pense qu'il doit vivre comme les autres enfants. Les parents, en revanche, doivent être plus attentifs.

Raphaël, Icogne

Votre avis nous intéresse!

> Les enseignants doivent-ils se comporter différemment avec un élève malade?

Envoyez votre SMS au numéro 920 (Fr. 0.90/SMS), ou un courrier électronique à grandir@migrosmagazine.ch (160 signes max.) en commençant votre message par MMF, puis en indiquant votre prénom et votre lieu de domicile. Ex: «MMF Pierre, Bulle Je pense que...»

Délai: le 12 octobre

A gagner: les cinq messages retenus gagnent un bon d'achat Migros de 20 francs.

Quand on naît cardiaque...

Marco Bühler, 10 ans, souffre d'une cardiopathie congénitale. Opéré maintes fois à cœur ouvert, ce petit Vaudois vit aujourd'hui normalement.

Le 23 octobre prochain, Marco, un blondinet farceur au sourire d'ange, fêtera ses 10 ans. Dix ans et pratiquement autant d'interventions chirurgicales pour le remettre d'aplomb, lui et la mécanique défectueuse de son cœur. «Il y a vingt ans, on n'aurait pas pu le sauver», précisent Gaby et Daniel Bühler, ses parents.

Un enfant sur cent naît avec une malformation cardiaque. Celle de Marco était particulièrement sévère. D'autant qu'elle s'accompagnait d'une anémie héritée de sa maman. Ce Pêche-Lune (le nom des habitants de Borex/VD) a donc connu son lot d'épreuves: transfusions; suivi médical rapproché; opérations multiples, dont cinq à cœur ouvert depuis

sa naissance jusqu'à l'année dernière. «En tout, il a passé plus de 500 jours à l'hôpital.»

L'hôpital comme deuxième maison

L'hôpital – «notre deuxième maison» –, là où tout a commencé il y a bientôt une décennie... Le jour J, le bébé se présente par le siège. Césarienne. «Tout de suite, ils ont vu qu'il respirait mal.» Couveuse pour l'oxygéner, puis transfert hélicoptère jusqu'au CHUV. Le diagnostic tombe comme un couperet: cardiopathie congénitale. «Ça a été un choc terrible! Le matin, on nageait dans le bonheur et le soir, tout semblait être perdu...» Le doute et l'angoisse s'installent. Madame se lève. Elle va chercher un album, le feuillet et nous montre un cliché sur lequel figure une petite chose toute pâle branchée à des machines. C'est son fils, son fils unique! «Ces photos, on les a prises pour lui, parce qu'il a le droit de savoir, de connaître son histoire!» Marco est là, entre ses deux parents, il ne bronche pas.

L'espoir est revenu quand les spécialistes leur ont expliqué que ce «défaut de fabrication» pouvait être corrigé. «Il avait 6 jours quand j'ai pu le prendre pour la première fois dans mes bras et c'était pour l'amener à la salle d'opération.» Nulle trace de révolte ou de rancœur dans la voix de cette mère courage qui pratique la pensée positive. «Il faut accepter la maladie le plus rapidement possible et ne jamais se poser la question «pourquoi nous?»

Les interventions se succèdent, les séances de physio également. Le cœur vaillant du garçon-

PAROLES D'EXPERTE



Nicole Sekarski, chef de l'Unité de cardiologie pédiatrique au Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV), Lausanne.

Comment dépiste-t-on une cardiopathie infantile?

Les cardiopathies peuvent être dépistées avant la naissance lors des ultrasons chez le gynécologue. Mais, dans la majorité des cas, elles sont diagnostiquées après la naissance, dans les premiers mois de vie, soit parce que le pédiatre entend un souffle cardiaque, soit parce que l'enfant ne prend pas suffisamment de poids, ne mange pas bien ou se fatigue particulièrement. Attention, tout souffle au cœur ne veut pas dire automatiquement que l'enfant aura une cardiopathie!

De quelle manière traite-t-on ces affections?

Cela dépend du type de cardiopathie, car il en existe une centaine. Certaines ne nécessitent aucun traitement, juste un suivi en

cardiologie pédiatrique. D'autres peuvent être traitées avec des médicaments. Et puis, dans les cas les plus sévères, il faut recourir à la chirurgie à cœur ouvert ou à une intervention par cathétérisme.

Et bientôt il sera même possible d'opérer in utero!

Je pense que ça va prendre encore quelques années avant qu'on puisse effectuer ce type d'intervention in utero.

Les enfants cardiaques peuvent-ils mener une vie normale?

La grande majorité des enfants qui ont une cardiopathie vivent tout à fait normalement.

Et la minorité?

Ces enfants-là subissent quelques contraintes, quelques limites. Par exemple, on ne les laissera pas pratiquer du sport de manière intensive. Mais, pour le reste, ils peuvent mener une existence normale, avoir un métier, fonder une famille... Quant à leur espérance de vie, elle est normale, elle aussi.



Marco Bühler, 10 ans, entouré de ses parents Gaby et Daniel. Un petit garçon comme les autres, sauf qu'il court moins vite que ses camarades.

net bat de mieux en mieux. Les progrès ne se font pas attendre. Premiers pas à deux ans et demi, entrée à l'école quelques années plus tard... «Lorsqu'il a franchi cette étape, qu'il est devenu éco-

lier, j'étais content, j'avais enfin le sentiment que c'était vraiment un enfant comme les autres», raconte son papa. Ce qui différencie ce petit Vaudois de ses pairs? Une certaine maigreur et les cicatrices

de ses opérations. «Et aussi que je cours moins vite et moins longtemps que mes copains.» (rires)

«On peut tout faire avec un enfant cardiaque! Nous, par exemple, on voyage énormément

L'association

Soutenue par le CHUV, la toute jeune Association de familles d'enfants cardiopathes porte l'appellation de «Cœur Battant». Ses objectifs: primo, fonctionner comme lieu d'échanges et d'information pour les familles concernées et deuzio, sensibiliser l'opinion publique dans le but de faciliter l'intégration et le quotidien des enfants cardiaques dans la vie active (crèche, école, etc.).
Coordonnées: Cœur Battant, CP 101, 1912 Leytron, www.coeurbattant.ch.

et ça n'a jamais posé de problèmes.» Cet automne, ils partiront en Uruguay. L'an prochain, à Cuba. «Il faut vivre au présent, profiter au jour le jour, ne pas vouloir se projeter dans l'avenir.» Aujourd'hui, leur même fait du vélo et suit les mêmes cours de gym que ses camarades de classe. «C'est lui qui connaît ses limites et qui décide ce qu'il peut faire ou non. Les enseignants sont au courant.»

Ni footballeur pro ni marathonnien

Marco ne sera jamais footballeur professionnel ou marathonnien. Il le sait, mais semble s'en contreficher. Quelle importance, en effet, quand on sait d'où il revient? Ses grands yeux, qui cherchent à capter la moindre parcelle de ce qui l'entoure, lui donnent un air d'éternel étonné. Étonné sans doute d'être en vie et d'entendre son cœur palpiter, étonné de pouvoir exécuter des gestes qui nous paraissent anodins, étonné d'arriver à marcher, grimper des escaliers, courir, sauter...

Qu'est-ce que tu veux faire plus tard? «J'aimerais devenir infirmier! L'hôpital, ça m'intéresse et j'en connais déjà un bout sur le sujet.»

Alain Portner

Photos Loan Nguyen



www.migrosmagazine.ch

Des informations complémentaires sur notre site internet.

NEWS**Retour de Talbot?**

Selon le quotidien français «La Tribune», le groupe PSA Peugeot Citroën songe à relancer la marque Talbot. Des véhicules à bas prix pourraient être produits dans des pays émergents. PSA avait abandonné en 1986 cette gamme cédée par Chrysler. La renaissance de Talbot s'inspirerait de la Dacia de Renault.

La Nano fait une pause

Suite à des manifestations populaires massives, le constructeur automobile indien Tata Motors a interrompu le travail à l'usine qui devait produire la Nano, «voiture la moins chère du monde», à partir d'octobre. Tata étudierait la possibilité de produire la Nano ailleurs. Derrière les manifestants, on trouve des paysans ayant dû céder leurs terres pour la construction de l'usine et estimant avoir été insuffisamment indemnisés.

Renaissance de Lagonda

Aston Martin veut aider à faire renaître Lagonda, une marque anglaise au passé prestigieux. Ulrich Bez, directeur d'Aston Martin, y voit l'opportunité de produire une gamme moins sportive.

Accord entre loueurs

Europcar – la plus grande entreprise de location de voitures d'Europe – a conclu avec Rent a Car – le leader du marché nord-américain – un accord de partenariat visant à mettre sur pied le plus grand réseau mondial de location de véhicules. Ensemble, les deux entreprises exploitent une flotte de plus de 1,2 million de voitures, louées dans plus de 13 000 agences réparties dans 162 pays.



Voiture compacte et design soigné: la Suzuki Splash dévoile ses nombreux côtés pratiques.

Cherchez la différence!

La Suzuki Splash ressemble à s'y méprendre à la nouvelle Opel Agila. Prix, équipement et performances les distinguent pourtant.

On dirait des jumelles: la Suzuki Splash est techniquement identique et esthétiquement très proche de l'Opel Agila déjà présentée dans *Migros Magazine* cet été. La ressemblance entre ces deux naines à cinq portes, de marque japonaise pour l'une et allemande pour l'autre, est si frappante que l'on peut parler de jumelles monozygotes. Alors quelles sont les différences?

Commençons par jeter un coup d'œil sur le tarif. La Suzuki Splash, avec le moteur à essence de 1,2 litre, est environ 2500 francs meilleur marché que l'Opel Agila

à moteur diesel de 1,3 litre. Et la version de base à moteur essence trois cylindres d'un litre coûte même 3000 francs de moins que l'Agila.

Mais les comparaisons de prix peuvent être trompeuses, car la Splash la meilleur marché est nettement moins bien équipée que sa jumelle allemande. La climatisation et l'autoradio, par exemple, sont en option sur la Japonaise. Chez Opel, en revanche, ces équipements de confort sont inclus dans le prix.

Les différences esthétiques sont encore plus subtiles. La calandre et les phares sont bien dif-

férenciés entre les deux modèles, de même que la face arrière. On ne peut pas dire que l'une des deux soit mieux réussie. C'est une question de goût, en somme.

A l'intérieur, les différences entre les deux citadines sont encore plus ténues. Dans la Splash aussi, un compte-tours a été planté au sommet du tableau de bord. Et, tandis que les garnissages noirs et orange des sièges de l'Opel sont assortis aux inserts du tableau de bord, le plastique gris-argenté qui domine dans la Suzu-

**LIRE LA SUITE
EN PAGE 88**



Enracinés en terre helvétique, dotés d'un caractère unique.

Quand on apprécie les produits typiques, les signes AOC et IGP sont des indicateurs précieux. Ils donnent la garantie que ces produits ont été entièrement élaborés dans leur région d'origine (AOC), ou qu'ils y sont affinés avec des matières premières issues d'autres régions de Suisse (IGP). Pas étonnant dès lors que ces spécialités possèdent ce petit quelque chose qui les rend simplement inimitables, infiniment savoureuses.



Suisse. Naturellement.

Appellation d'origine contrôlée Indication géographique protégée
www.aoc-igp.ch

Un tableau de bord tout en courbes.

Fiche technique

Suzuki Splash 1.2 GL «Top»

Moteur/transmission:

moteur 4 cylindres essence, 1242 cm³, 86 ch, boîte 5 vitesses manuelle, traction avant.

Performances: 0-100 km/h en 12,3 s, pointe 175 km/h.

Dimensions: L x l x h = 3,72 x 1,68 x 1,59 m, coffre 178-573 l, poids: 1065 kg.

Consommation: 6,1 l/100 km (essai), 5,5 l/100 km (usine).

Etiquette énergie A, émission de CO₂ 131 g/km.

Prix: 21 480 francs, prix de base (Suzuki Splash 1.0 GA, 65 ch) 14 990 francs



L'intérieur de la Suzuki est assorti à la couleur de la carrosserie.

➔ ki est peut-être un peu plus tristoune. Abstraction faite de ces nuances, les deux produits se révèlent identiques.

Mais nous découvrons une autre différence notable entre la Splash et l'Agila en étudiant la documentation du véhicule. Selon l'indication donnée par l'usine, le compartiment à bagages de l'Opel a une capacité pouvant atteindre 1050 litres. Chez Suzuki, le volume correspondant a fondu à 573 litres. Une différence susceptible de semer le trouble dans l'esprit des consommateurs.

Il existe différentes méthodes de mesure de la capacité d'un coffre. Dans le cas de la Splash, il semble que l'on ait pris en considération le volume en chargeant jusqu'à la base des vitres latérales,

alors qu'Opel a indiqué le volume total disponible sous pavillon. Ce qui ne change rien au fait que le coffre de ce véhicule est assez exigu. Certes, il peut être agrandi en rabattant la banquette arrière divisée dans le rapport un tiers/deux tiers.

L'essai du véhicule montre que les liaisons au sol de la Splash sont aussi réussies que celles de l'Agila. Malgré des suspensions assez fermes, la Suzuki reste confortable. Et nous avons bien aimé son vaillant petit moteur à essence. La consommation mesurée à l'issue de l'essai, à peine supérieure à 6 litres aux 100 km, prouve que les moteurs à essence modernes peuvent aussi faire preuve de sobriété.

Herbie Schmidt